

## Lecture

**Olivier Rey.** *Gloire et misère de l'image après Jésus-Christ.*  
Editions Conférence, 2020.

Le titre du très beau livre qu'Olivier Rey a récemment publié aux Editions Conférence ne peut qu'interpeler un lecteur qui proclame son attachement à la confession orthodoxe. Le culte des images, la conception et la réalisation des icônes constituent en effet à un tel point une partie centrale de la vie liturgique et spirituelle de l'orthodoxie depuis plus de dix siècles, que tout discours sur elles ne saurait laisser indifférent. Il semble donc nécessaire de lever une petite ambiguïté: il aurait été plus exact que le titre du livre soit complété par la formule "en occident". Car le propos de l'auteur est précisément de comprendre comment dans un Occident chrétien qui avait vu décliner, puis disparaître, le concept de vénération des images qui était par contre précieusement conservé dans le trésor de l'Église d'Orient (à l'exception de la période iconoclaste, qui fut courte mais très importante dans ses conséquences) l'art religieux allait prendre le relai et développer sa propre réflexion et sa propre dynamique. Les quelques pages du livre consacrées à l'icône (un court chapitre) ne sont là que pour souligner justement combien la conception de la représentation du Christ, de la Mère de Dieu, des Saints, allait prendre dans les deux versants de la chrétienté une trajectoire radicalement différente.

La thèse défendue par Olivier Rey, qui s'appuie sur de très nombreux textes d'historiens, d'artistes ou de philosophes peut se résumer dans ces termes : là où la chrétienté d'Orient a toujours cherché dans les icônes, images strictement destinées à la vénération et à la spiritualité, à figurer une représentation du Royaume auquel l'humanité était appelée par transfiguration, la chrétienté d'Occident, renonçant à la possibilité d'atteindre jamais à cette représentation, a choisi de regarder le monde créé dans sa réalité terrestre pour y chercher les marques du divin

abaissement de l'Incarnation. De ce fait, si la question du naturalisme ne se pose jamais dans l'icône dont les personnages sont présents à la vie céleste, elle va au contraire se poser de façon cruciale dans l'art occidental où les sculpteurs ou les peintres cherchèrent toujours plus à "spiritualiser" le réel créé pour y débusquer la marque du Créateur par-delà la déchéance de la condition mortelle. Ainsi, si on peut s'émerveiller devant une icône, il ne peut guère arriver que l'on trouve que les personnages qui y sont représentés sont "beaux" au sens de la beauté humaine. Ce point est peut-être particulièrement frappant quand on pense aux représentations de la Mère de Dieu sur les icônes et qu'on les compare avec l'évolution des représentations de la Vierge en Occident où le culte marial explose littéralement à partir du 13<sup>ème</sup> siècle et où, au fur et à mesure du temps, les sculpteurs et peintres firent de leur mieux pour prêter au visage de Marie un rayonnement de plénitude charnelle toujours plus accentué. Olivier Rey montre très bien, avec à l'appui d'innombrables exemples issus de l'art occidental présentés dans des reproductions photographiques de grande qualité, comment cet art fut dans son principe habité par une vie spirituelle intense et profonde. Donner de beaux visages au Christ, à la Vierge, aux Saints (qu'on pense aux merveilleuses figures du portail nord de Chartres ou aux bouleversants portraits des prophètes sur le polyptique de l'Agneau Mystique des frères Van Eyck à Gand) n'avait absolument pas pour but de célébrer des canons de la beauté pour eux-mêmes comme le font de nos jours des magazines sur papier glacé, mais de faire méditer ceux qui les regardaient sur la merveille que pourrait être l'homme s'il savait écouter la parole du Sauveur qui s'était justement fait homme pour lui montrer la voie de la Transfiguration. Il faut d'ailleurs noter que cet aspect ne se limite pas au "positif" : à l'inverse, ce naturalisme de la pensée poussa aussi les artistes à vouloir représenter par exemple le Christ dans sa Passion avec une souffrance toujours plus terrible et manifeste. Sur les icônes représentant la Crucifixion (d'ailleurs infiniment moins nombreuses que les représentations de la même scène en Occident), la souffrance du Seigneur n'est jamais naturalisée, alors qu'elle le devint de plus en plus dans la peinture italienne ou allemande

(penser au Christ décharné et déchirant de toutes ces Pietà que la renaissance italienne nous a offertes, celle de Michel-Ange au Vatican étant sans doute la plus célèbre. Là aussi, le geste spirituel était bien présent, voulant montrer que la plus grande déchéance reste accessible à la transfiguration. Mais, en suivant l'évolution de ces images à travers les siècles, Olivier Rey montre avec une grande force comment le naturalisme s'est progressivement détourné de leur contenu religieux pour se concentrer sur la perception et l'étude du monde terrestre pour lui-même, appuyé en cela sur la science moderne dont la place se faisait de plus en plus envahissante. Il est d'ailleurs singulier que ce départ du religieux fut tout à fait visible même dans des œuvres représentant des sujets explicitement religieux (l'auteur en donne de nombreux exemples) alors que des œuvres au sujet profane, comme des natures mortes, se trouvèrent elles habitées comme en compensation d'un singulier contenu spirituel.

On sort édifiés de la lecture de ce beau livre, qui revisite avec bonheur l'histoire de l'art religieux en occident d'un point de vue clairement enraciné dans notre vingt-et-unième siècle, ni gémissant de nostalgie sur un passé disparu, ni s'exaltant sans discernement sur la modernité au simple motif qu'elle est moderne. Voilà à mon sens un magnifique cadeau de Noël autour duquel pourront se retrouver tous ceux, croyants ou non, qui trouvent une richesse à regarder sous la surface pour découvrir sans cesse un nouveau regard à porter sur ces œuvres toujours à redécouvrir.

Laurent Mazliak